

25 OCTOBRE 1963

2 NOVEMBRE 1963

DIEU A PARIS

La Biennale de Venise consacre des talents reconnus. La Biennale de Paris s'ouvre sur le mot d'ordre : *place aux jeunes*. Entendez que cinquante-huit nations, dont un tiers peut-être sont des nations jeunes et des républiques noires, délèguent à Paris, sous le signe de la *Synthèse dans les arts plastiques*, les œuvres de l'élite de leur jeunesse. Comme en Occident un jeune artiste est un vieux qui tarde un peu trop à donner sa mesure, il est entendu entre les organisateurs et les pays adhérents, qu'un talent jeune est celui d'un garçon qui ne dépasse pas sa vingt-cinquième année.

Cette floraison de jeunesse provoque une affluence mondiale de curiosités. La synthèse picturale, graphique ou sculpturale n'a rien de chimique ou de psychanalytique. Elle n'exclut ni l'objet ni le sujet. Elle les restitue à leurs apparences, tels qu'ils sont d'abord captés par l'œil du spectateur qui n'a encore rien observé.

Il faut attendre pour en parler d'avoir vu.

L'intérêt de cette belle initiative, à laquelle Malraux est loin d'être étranger, est d'abord de créer à Paris une sorte de *superpatrie* de l'art encore épicé d'initiatives, et de ses promoteurs et animateurs qui trouveront chez nous un public compréhensif qui leur manque un peu, forcément, à Tananarive ou à Sierra Léone. Les républiques noires affirment qu'il y a dans l'invitation française une reconnaissance de leur indépendance et nous voudrions qu'il en fût ainsi ; mais nous craignons une déception. Nous avons, en effet, rencontré et fraternisé avec des Martiniquais, des Guadeloupéens, des Malgaches, des Libériens qui venaient se perfectionner à Paris. L'un d'eux, voici trente ans au moins, fut l'élève de Van Dongen qui avait ouvert une académie boulevard Montparnasse. Un autre, de Matadi (Congo belge), travaillait rue Notre-Dame-des-Champs, avec Emile-Othon Friez. Le choix de tels maîtres proclamait le goût des disciples qui, d'ailleurs, témoignaient d'une belle sûreté de main. J'ai entendu Friez expliquer à celui dont il s'occupait : « Vous êtes ici pour apprendre un métier et non pour subir des influences. Restez vous-même dans votre vision et vos sensations et n'imitiez personne. Le *Bord de Seine* que vous m'apportez est excellent. Mais il garde trop le souvenir de Marquet. Je voudrais que vous séparassiez Marquet de Luzambo » (c'était le nom du peintre en herbe).

Je ne sais ce que Van Dongen a conseillé à son « bâton de réglisse », mais j'ai vu des toiles de ce dernier remarquablement inspirées. On y sentait la présence de son maître...

D'autres exemples nous font craindre qu'au contact d'un Occident bien affirmé l'instinct d'imitation, si fréquent chez les *jeunes-jeunes*, nuise à l'originalité foncière... On parle de l'exemple de Foujita, de Koyanagui, d'autres. Ils sont, comme

87
le fut en poésie, notre cher René Maran, des Occidentaux. La culture de ces trois hommes d'élite les occidentalisaient. Maran n'a jamais parlé que le français et ce n'est pas du tout l'élan qui y eussent apporté ses ancêtres que subit notre ami en se penchant sur les problèmes raciaux ou poétiques.

*

On nous annonce, sans préciser, que la *Biennale* de Paris comporte une partie musicale. Je la retiens pour mémoire et ne pose pas un bout de semelle sur les plates-bandes de Raymond des Essarts. Il est bien difficile que cette partie musicale n'entraîne pas la poésie et la danse, surtout pour les républiques noires qui concentrent l'intérêt de ladite manifestation. Les poèmes malgaches sont orchestrés, chantés et dansés. Les poèmes arabes s'accompagnent de musiques rythmées, un peu sourdes. Les clés de la notation musicale d'avant le XVIII^e siècle sont, hélas ! perdues. Les *Mallahkats* anté-coraniques ont la splendeur de l'Illiade. Elle aussi se répandait dans l'Hellade par tradition orale et chantée. Mais leurs auteurs auraient bien plus de vingt-cinq ans et des Essarts n'aura pas à se décarcasser.

*

**